

CAUSERIE.

Nouvelles du père Pierre Gervais, parti depuis deux mois pour les États-Unis. Ces nouvelles sont apportées par M. Rousseau, riche cultivateur à sa rente, qui revient d'un voyage de deux semaines aux États-Unis.

La scène se passe au bureau de poste du village de St-Fortunat.

PERSONNAGES.

Monsieur Rousseau, rentier et homme d'un grand bon sens comme il n'est pas rare d'en rencontrer parmi les cultivateurs Canadiens.

Le Docteur Raifort, médecin du village, il avait pratiqué quelques années auparavant aux États-Unis.

Michel Rinceau, cultivateur, qui a l'habitude de ne trouver d'avantages en Canada, ayant demeuré sept ans aux États-Unis.

Pierre Lafranchise, cultivateur, franc comme son nom, et à son aise.

Augustin Laprenelle, arrivé dernièrement des États-Unis, pour recruter des jeunes filles, pour le compte d'une compagnie manufacturière du Massachusetts.

Plusieurs autres personnes, attendant le dépouillement de la malle attendue de minute en minute.

Lafranchise.—Bonjour M. Rousseau, votre voyage a bien réussi ?

Rinceau.—On m'a dit, M. Rousseau, que vous avez vu Pierre Gervais et sa famille; ils étaient partis pour Putnam, et vous les avez vus à Baltie.

M. Rousseau.—Bien sûr, j'en ai été surpris moi-même, je suis arrivé à Baltie le samedi après-midi, et en faisant un tour par-ci par-là ne voilà-t-il pas que je reconnais Gervais assis sur un tombereau chargé de fumier, chose qu'il ne faisait pas même chez lui où il laissait perdre presque tout son fumier.

Après les premiers bonjours il me dit qu'il était employé chez un docteur pour travailler à son jardin, et après m'avoir montré la maison où il demeurerait, il me fit promettre d'aller souper chez lui le soir même. Je n'y manquai pas, comme bien vous pouvez le penser; il me fallut monter deux escaliers pour arriver chez Gervais. Pierre était monté depuis quelques instants, la famille était prévenue de ma visite, cependant en entrant Madame Gervais ne put me dire bonjour, elle se mit à pleurer, les enfants étaient tristes, et en même temps contents de me voir.

Pierre était oppressé, mais il dit qu'il était temps de penser au souper. Celui-ci terminé on parla de St-Fortunat et de vous tous mes amis, Gervais m'expliqua comment il se trouvait à Baltie. Rendu à Putnam, son beaufrère lui annonça que la place sur laquelle il comptait n'existait plus, la manufacture étant fermée pour un temps indéterminé, et que lui-même ne travaillait que trois jours par semaine et qu'il craignait même que la fabrique n'arrêtât tout-à-fait; c'est alors qu'il se rendit à Baltie, où trois de ses enfants avaient eu de l'ouvrage en arrivant, mais par malheur dès la première semaine l'un de ses garçons s'était fait écraser la main gauche horriblement, de telle sorte qu'il a fallu lui couper les quatre doigts, de plus que la deuxième de ses filles allait être forcée de cesser de travailler, car sa santé ne pouvait supporter plus longtemps le séjour de la manufacture, que lui-même ne gagnait qu'une piastre par jour et que si son Frédéric ne trouvait pas une place dès la semaine prochaine, il leur faudra prendre les moyens de revenir en Canada et cette fois pour n'en jamais sortir.

Si vous voyiez madame Gervais, elle n'est plus reconnaissable, elle est amaigrie et elle s'ennuie à la mort, elle regrette son jardin, ses volailles, ses vaches, et elle soupire après le jour où elle pourra revenir à St-Fortunat.

Rinceau.—Ils ne sont pas courageux les Gervais, il n'y a pas trois mois qu'ils sont montés et déjà ils parlent de revenir, de cette manière ils ne réussiront nulle part.

Lafranchise.—Tu as beau parler toi, Michel, tu es resté sept ans aux États-Unis et tu as emprunté de l'argent pour revenir. Il est vrai que tu n'as pas fait fortune ici, mais tu vis au moins, tu n'as pas de dettes, tandis que c'était tout le contraire lorsque tu demeurais à Springfield.

Laprenelle.—C'est étonnant que la famille Gervais n'ait pu se placer avantageusement, moi je viens ici pour une riche compagnie, recruter une centaine de filles à qui je garantis cinq, six et sept piastres de salaire par semaine, suivant la capacité.

M. Rousseau.—De grâce, mes amis, ne croyez pas les discours de Laprenelle, j'ignorais qu'il vint ici dans le but de tromper de pauvres filles par des promesses fallacieuses. Laprenelle a plusieurs nièces dans la paroisse et je suis bien sûr qu'il ne les a pas engagées à monter avec lui (plusieurs voix). Vous avez raison. Je connais ce qu'il en est, mes amis, je suis passé à Fall River et ailleurs aussi, on donne, il est vrai, un assez bon salaire, mais on sait bien comment s'y prendre pour le faire rentrer dans le gousset. Il faut se pensionner dans les maisons de la compagnie, il faut acheter tout ce dont on a besoin au magasin de la compagnie, bref au bout du compte il ne reste plus rien.

Le Dr. Raifort.—C'est comme la fable de Perrette et du pot au lait.

M. Rousseau.—Vous avez raison, excepté que c'est plus triste encore: il y a cinq ans j'étais à la station de St-Hyacinthe, juste au moment où plus de cent-cinquante filles devaient s'embarquer pour les États-Unis.

O honte! ô douleur. La plupart étaient des filles de cultivateurs, elles étaient là pêle-mêle, en butteaux railleries, on les hélait comme des moutons. En vérité, Laprenelle, comment, tu as l'audace de venir recruter dans la propre paroisse des jeunes filles, pour les entasser dans les fabriques américaines. Mais j'espère que tu ne réussiras pas cette fois, je l'avertis que je ferai tous mes efforts pour contre-carrer les desseins.

Lafranchise.—Je vous assure, M. Rousseau, que Laprenelle ne réussira pas du premier coup, je lui ai donné du fil à retordre, et dimanche dernier M. le curé n'a pas manqué d'en parler, aussi les paroissiens sont sur leurs gardes, jusqu'ici il n'a réussi qu'à embaucher quelques filles qui feront du bien à la paroisse par leur départ.

M. Rousseau.—Tant mieux, car je ne puis m'expliquer que des pères et des mères laissent partir leurs enfants et surtout leurs filles pour les fabriques américaines, sans les suivre, pour veiller sur eux.

Le Dr. Raifort.—Et encore ce dernier expédient ne vaut pas grand chose, le mieux, croyez-moi, mes amis, c'est de rester au pays. Vous savez que par nécessité, j'ai été obligé d'aller pratiquer comme médecin aux États avant de pouvoir obtenir ma licence à Montréal. Eh bien, je vous le dis en toute sincérité, je n'ai pu encore découvrir quel avantage les Canadiens ont à émigrer.

En effet, jetez un regard sur notre paroisse, pas moins de cinquante familles sont parties pour les États manufacturiers, quels avantages en ont-elles retirés, rien ou presque rien.

Rinceau.—Richard est parti endetté et il est revenu au bout de quatre ans ses dettes payées.

Dr. Raifort.—Oui, à quel prix? une de ses filles est arrivée morte et une autre n'en a que pour quelques semaines à vivre et cela par des maladies contractées aux fabriques.

Rinceau.—Mais Lacaille n'a-t-il pas acheté la plus belle terre de la paroisse, l'an dernier, il était pourtant parti d'ici pauvre journalier avec une grosse famille.

Dr. Raifort.—Pour Lacaille, j'avoue que c'est le cas, mais j'ai pourtant su qu'il avait l'intention de retourner aux États prochainement. Il se plaint qu'il ne peut pas vivre sur sa terre, ses deux garçons ne se soucient pas de travailler, ni ses filles non plus, elles aiment la toilette, les garçons sont habitués à se promener, ils ont gagné quelque chose aux manufactures, mais ils en ont remporté aussi une foule de caprices, de besoins factices, il leur faut du savon spécial pour la barbe, des fioles d'odeurs, des gants, des habits à la mode, etc. Il est vrai que le père est un bon travailleur, mais il ne peut cultiver avec ordre et avec fruit.